

— « El, Élohim, Jéhovah, disent les enfants de Ruben, de Gad et de la demi-tribu de Manassé, oui, répètent-ils, El, Élohim, Jéhovah, *sait* (au singulier), *lui*, » que ce que nous affirmons est véritable<sup>1</sup>. On ne peut désirer une preuve plus décisive de l'identité des trois noms divins, au moment de la sortie d'Égypte, dans l'un des plus anciens livres de la Bible.

Nous pourrions apporter une multitude de citations semblables. Contentons-nous, pour terminer, de ces beaux passages des Psaumes :

El, garde-moi, car je mets en toi ma confiance.  
Je dis à Jéhovah : Tu es Adonai (mon Seigneur).  
J'irai jusqu'à l'autel d'Élohim, à El, ma joie et mes délices ;  
Je te louerai sur le kinnor, Élohim, mon Élohim.  
Jéhovah, lève-toi, El, tends ta main, n'oublie pas les affligés ;  
(Car) pourquoi le méchant braverait-il Élohim<sup>2</sup> ?

<sup>1</sup> Jos., xxii, 22. La même locution se trouve Ps. iv, 1.

<sup>2</sup> Ps. xvi, 1, 2 ; xliii, 4 ; x, 12, 13.

## CHAPITRE V.

## LES PRÉTENDUS INVENTEURS DU MONOTHÉISME.

M. Soury n'a pas cherché à expliquer l'origine du monothéisme en Israël<sup>1</sup>, mais ce qu'il n'a point fait, d'autres ont essayé de le faire. Les inventeurs du monothéisme, ce sont les prophètes : telle est l'opinion de la plupart des rationalistes qui soutiennent que les Hébreux ont été d'abord polythéistes.

« Cependant et, à ce qu'il semble, grâce surtout à l'action des écoles de prophètes, dit M. Tiele, le yahvisme strict avait adopté insensiblement et sans même s'en apercevoir, un certain nombre des éléments de la religion indigène [des Chananéens], et les avait mis d'accord avec son esprit et ses désirs. Cela est particulièrement visible dans la cosmogonie, dans les récits relatifs au paradis, au déluge et autres encore... Peu à peu également, l'image du terrible Dieu du désert, Yahveh, commença à emprunter différents traits au bienfaisant Ba'al, dieu de la bénédiction et de l'abondance. C'est ainsi que la conception du premier, sans perdre son caractère primitif, s'adoucit notablement. Il n'y avait plus désormais aucune raison de compléter le culte qu'on lui rendait par l'adoration du dieu chananéen de l'agriculture ; Yahveh ressemblait maintenant assez à Ba'al pour satisfaire seul aux besoins d'une population civilisée et définitivement établie<sup>2</sup>. »

Par ce que nous avons dit dans les chapitres précédents, nous avons déjà prouvé à l'avance combien sont fausses les

<sup>1</sup> Voir plus haut, p. 434.

<sup>2</sup> Tiele, *Manuel de l'histoire des religions*, n° 54, p. 86-87.



affirmations qu'on vient de lire. Les prophètes n'ont pu créer le monothéisme, puisqu'il existait avant eux. Nous ne reviendrons pas sur ce fait qui a été précédemment établi. Nous nous contenterons de remarquer que la croyance à l'unité de Dieu est si peu l'œuvre des prophètes que tous les textes que nous avons rapportés plus haut, afin d'établir la foi d'Israël à un Dieu unique, sont tirés, non pas des livres prophétiques, mais des livres historiques, la plupart antérieurs à l'époque des rois et des prophètes. Tant est contraire à la vérité l'explication des incrédules!

Il n'est pas moins inexact de représenter Baal comme un dieu bienfaisant, en opposition avec Jéhovah figuré sous les traits d'un dieu terrible. Baal était le dieu que ses prêtres honoraient en se couvrant le corps de blessures sanglantes<sup>1</sup> et en lui offrant des victimes humaines<sup>2</sup>. Quant au vrai Dieu, est-il besoin de rappeler que, si la justice est un de ses attributs, la miséricorde en est un autre<sup>3</sup>? Comment peut-on nous représenter exclusivement Jéhovah comme un Dieu terrible, lorsque le texte sacré nous le montre cent fois délivrant son peuple de la servitude d'Égypte<sup>4</sup>, le conduisant dans une terre fertile et heureuse, où coulent le lait et le miel<sup>5</sup>, aimant ses enfants et leur demandant leur amour<sup>6</sup>, les portant sur ses ailes comme l'aigle ses aiglons<sup>7</sup>? Est-ce que le Dieu qui a créé le ciel et la terre et a béni ensuite les œuvres de ses mains<sup>8</sup>, n'est pas le Dieu

<sup>1</sup> I (III) Reg., xviii, 26-28. Voir t. III, p. 600.

<sup>2</sup> Jer., xix, 5. — Voir, sur Baal, 1<sup>re</sup> partie, l. II, ch. II, t. III, p. 73-84; 597-601.

<sup>3</sup> Exod., xx, 6, etc. Cf. Exod., II, 22, etc., et plus haut, p. 482-483.

<sup>4</sup> Exod., III, 7-9, 17; VI, 5, etc.

<sup>5</sup> Exod., III, 8, 17; XIII, 5; XXXIII, 3; Lev., xx, 4; Num., xvi, 13-14, etc.

<sup>6</sup> Exod., xx, 6; Deut., IV, 37; V, 10; VI, 5; X, 12; XI, 13, 22, etc.

<sup>7</sup> Exod., xix, 4; cf. Num., xi, 12.

<sup>8</sup> Gen., I, 22, 28.

de l'abondance et de la bénédiction? Comment donc ose-t-on accorder ces titres à Baal et les refuser à Dieu? Aucune divinité païenne, de quelque nom qu'elle ait été appelée, n'a jamais été conçue par ses adorateurs comme un père rempli d'affection et de tendresse pour les hommes; les Israélites seuls ont vénéré Jéhovah comme leur créateur, dans le sens rigoureux du mot; seuls, ils se sont regardés comme de véritables créatures, faites à son image et à sa ressemblance<sup>1</sup>.

Enfin, il n'est pas moins faux que les Israélites aient attribué à leur Dieu le caractère de Baal et que telle ait été l'origine du monothéisme. Les enfants de Jacob identifièrent si peu le dieu chananéen avec leur propre Dieu que, à l'époque où l'on place cette fusion, l'histoire nous les montre infidèles à Jéhovah pour rendre à Baal un culte idolâtrique. M. Tiele est obligé de le reconnaître malgré lui et sans s'apercevoir de la contradiction dans laquelle il tombe.

« Cette modification graduelle dans l'idée divine ouvrait, dit-il, la voie à l'œuvre réformatrice des grands prophètes, qui, à partir du VIII<sup>e</sup> siècle avant J.-C., commencèrent à insister sur l'adoration exclusive de Yahveh. Pour atteindre ce but, ils s'élevèrent, non seulement contre le culte cruel du dieu du feu, appelé couramment par les Israélites le Molek (Moloch), auquel, dans la période assyrienne, à l'exemple sans doute de leurs voisins, ils sacrifiaient des enfants et des hommes, mais aussi contre les hommages rendus au Baal indigène, et même contre le culte positivement national du soleil, de la lune et des étoiles, auquel bon nombre d'Israélites étaient encore restés fidèles<sup>2</sup>. »

D'après ce passage même, le Dieu d'Israël ne s'était pas confondu avec Baal, pas plus qu'avec Moloch, le soleil, la

<sup>1</sup> Gen., I, 26-27.

<sup>2</sup> Tiele, *Manuel de l'histoire des religions*, n<sup>o</sup> 55, p. 87-88.



lune ou les étoiles, auxquels les Israélites idolâtres, pendant la période des rois comme auparavant, ne continuaient que trop fréquemment à rendre un culte sacrilège. Par conséquent, l'assimilation entre le faux dieu et le vrai Dieu est purement imaginaire.

M. Tiele l'avoue encore involontairement, quand il dit que c'est seulement après la captivité que les Juifs n'adorent plus ni Baal ni Moloch<sup>1</sup>. Ce n'est du reste qu'à cette époque, d'après lui, que le monothéisme fut définitivement établi comme doctrine : « Les prophètes, dit-il, n'étaient pas seulement les instituteurs de leur peuple, mais aussi les interprètes de ce qui se passait au fond de l'âme de la nation. Le monothéisme, qui fut le dernier fruit et le plus savoureux de la prédication prophétique avant l'exil, a crû lentement, tout en restant absolument national. De la conception de la suprématie de Yahveh sur les autres dieux du pays est née l'idée de son pouvoir absolu sur Israël. Les premiers prophètes du mosaïsme réformé ne dépassèrent pas sensiblement ce point de vue. Le livre même du Deutéronome, qui est écrit absolument dans leur esprit, assigne encore à chaque peuple son dieu particulier, tandis que le Tout-Puissant a pris Israël pour lui. Jérémie, le premier, et, après lui, l'Isaïe babylonien avec plus d'énergie et d'inspiration, expriment la pensée que Yahveh est le Dieu éternel, à côté duquel il n'en existe pas d'autres, et en comparaison duquel les autres dieux ne sont que vanité<sup>2</sup>. »

Ainsi, d'après M. Tiele et ceux qui appartiennent à la même école, Jéhovah a été d'abord exclusivement un dieu national, existant à côté des dieux étrangers. Peu à peu,

<sup>1</sup> « Ce n'est que dans cette petite partie de la nation, qui reentra dans la patrie après l'exil de Babylone et y établit un État sacerdotal, que Yahveh devient le dieu unique et qu'il n'est plus question de Ba'al ou de Molek. » Tiele, *Manuel de l'histoire des religions*, p. 88.

<sup>2</sup> Tiele, *Manuel de l'histoire des religions*, n° 56, p. 88-89.

grâce aux prophètes, ce dieu national est monté au premier rang; tous les autres dieux ont été considérés comme ses inférieurs en puissance, jusqu'à ce que, par un nouveau progrès, accompli par les derniers prophètes, ils ont été dégradés et renversés de leurs autels; alors seulement Jéhovah a été proclamé seul Dieu; tous les autres se sont effacés devant lui.

Cependant, même après ce pas décisif, la notion de la divinité n'a pas encore atteint tout son développement; elle est rapetissée et amoindrie par quelque chose d'étroit et de borné. « Le monothéisme panthéiste des Ariens (Aryas), qui considère toutes les divinités comme de simples noms de l'Unique, de l'Infini qui embrasse tout, leur est demeuré étranger, continue M. Tiele; et le plus éminent même d'entre eux n'a pu atteindre au monothéisme universaliste de l'Évangile, qui a entièrement brisé les barrières de la nationalité dans la religion. La grande valeur de la prédication des prophètes réside dans leur caractère moral et dans l'idée pure et élevée qu'ils donnaient de leur Yahveh. Mais cette conception de la divinité elle-même est encore incomplète, et leur universalisme reste entaché de particularisme. Ce qu'ils opposaient aux religions des peuples étrangers, ce n'était pas une religion universelle, mais seulement leur propre religion nationale, et ils s'attendaient à ce que tous s'y convertissent et reconnussent la suprématie unique de leur dieu national<sup>1</sup>. »

Ce n'est pas seulement la suprématie de Jéhovah que reconnaîtront tous les peuples, d'après les prophètes, c'est son unité divine; ce n'est pas comme Dieu national des Juifs qu'ils l'adoreront, c'est comme le seul Dieu, créateur du ciel et de la terre. Le christianisme n'a nullement changé le caractère de la divinité à laquelle la race d'Abraham rendait son culte; Jésus-Christ nous a révélé des vé-

<sup>1</sup> Tiele, *Manuel de l'histoire des religions*, p. 89.



rités que nous ignorions, mais, comme il l'a dit expressément : « Il n'est pas venu détruire la loi et les prophètes, il est venu les accomplir<sup>1</sup>. » Les prophètes n'avaient pas plus changé que ne l'a fait le Sauveur l'idée que leurs ancêtres se faisaient de Jéhovah. Ils ne se sont pas créé un Dieu bienfaisant, à l'image de Baal; ils n'ont pas attribué à une divinité nationale une suprématie ignorée de leurs ancêtres.

M. Tiele, pour établir ces erreurs, brouille toute la chronologie de la littérature hébraïque : il place fort tard, avec l'école rationaliste, la composition du Deutéronome; il attribue la seconde partie d'Isaïe à un prophète vivant pendant la captivité; mais, malgré tous ces anachronismes, il ne peut tirer ses conclusions qu'en ne tenant aucun compte des faits qui l'embarrassent. On peut mettre au défi tous les ennemis de nos Livres Saints de citer un seul passage des prophètes où les idées qu'ils leur attribuent soient formellement exprimées. Jamais les écrivains sacrés ne donnent leur théologie comme une conception nouvelle; au contraire, ce qu'ils prêchent sans relâche, c'est l'adoration du Dieu de leurs pères, le Dieu de Jacob, comme l'appelle Isaïe, dans son second chapitre<sup>2</sup>, dont personne ne conteste l'authenticité; comme l'appelle Michée<sup>3</sup>, contemporain d'Isaïe; comme l'appellent les Psalmistes<sup>4</sup>. Loin de prétendre innover, ils ne veulent que conserver la religion antique. Il existe en Israël de faux prophètes comme il y en a de véritables; les uns et les autres sont constamment en lutte, mais leurs discussions portent toujours sur les événements qu'ils annoncent, ou sur les fausses divinités dont quelques-uns prétendent s'inspirer; jamais sur la nature du vrai Dieu ni sur la manière de le concevoir.

<sup>1</sup> Matth., v, 17.

<sup>2</sup> Is., II, 3.

<sup>3</sup> Mich., IV, 2.

<sup>4</sup> Ps. XIX, 2; XXIII, 6; XLV, 8; LXXIV, 10; LXXX, 2 (Vulgate), etc.

Il est vrai que les prophètes nomment quelquefois les faux dieux les dieux des nations et qu'ils appellent Jéhovah leur Dieu, le Dieu d'Israël. Mais c'est abuser de ces locutions, qui constatent simplement un fait, et leur donner un sens et une portée qu'elles n'ont pas, que de prétendre que les Israélites et les prophètes eux-mêmes ne regardaient Jéhovah que comme un Dieu national. Est-ce qu'aujourd'hui Dieu n'est pour nous qu'un Dieu particulier, à côté duquel subsistent d'autres dieux, parce que nous l'invoquons comme *notre* Dieu ou *mon* Dieu, et parce que nous parlons des dieux des païens, des Grecs et des Romains? Certes, nous n'entendons point par là attribuer à Jupiter ou à Apollon le moindre caractère divin, mais nous conformons notre langage à la réalité des faits.

Les Hébreux faisaient de même : ils donnaient à Baal le titre de dieu des Chananéens, parce que les Chananéens le considéraient comme tel; ils appelaient Jéhovah le Dieu d'Israël, parce qu'Israël seul l'adorait comme Dieu. On n'a pas plus le droit, par conséquent, de les ranger parmi les polythéistes qu'on n'a le droit de nous y ranger nous-mêmes, quoique nous nous servions de la même manière de parler.

Quand les Livres Saints, ne se plaçant plus au point de vue relatif et historique, mais au point de vue absolu et métaphysique, nous disent ce qu'est Dieu, ils tiennent un autre langage; ils nous le représentent, non plus seulement comme le maître adoré d'Israël, mais comme le maître souverain de la terre et du ciel : c'est lui, lui seul qui a créé tout ce qui est; par conséquent rien n'est divin en dehors de lui, et les idoles que des hommes égarés honorent comme des divinités ne sont que des créatures. La première ligne de la Bible est une admirable profession de foi monothéiste, et comme la clef de tout le livre sacré. Elle n'exprime pas d'une manière abstraite cette grande vérité, mais en l'énonçant, comme elle le fait, en termes simples et concrets, elle met



ce dogme fondamental à la portée de toutes les intelligences : « Au commencement Dieu créa le ciel et la terre<sup>1</sup>. » Cela dit tout ; aucun philosophe, aucun peuple ancien ou moderne n'a trouvé une formule et une expression semblables à celle-là. Il ne peut y avoir de Dieu secondaire à côté de celui qui seul, sans secours, sans auxiliaire, par sa seule parole, c'est-à-dire par sa volonté, par un simple commandement, a créé tout ce qui existe.

Le premier verset de la Bible nous enseigne donc le monothéisme, et tout ce qu'avancent à l'encontre les rationalistes ne saurait prévaloir contre les textes. Nous devons faire remarquer, de plus, qu'ils n'expliquent nullement, dans leur système, l'origine de la croyance à l'unité de Dieu. Elle vient on ne sait d'où. Elle a un caractère propre, elle ne ressemble point au monothéisme panthéiste des Aryas, et cependant de tous ces phénomènes on ne nous indique aucune cause.

Ce qui met le comble à ces contradictions, c'est qu'on fait tout d'un coup apparaître, au VIII<sup>e</sup> siècle avant notre ère, une loi attribuée à Moïse, laquelle, au lieu d'être antérieure aux prophètes, est leur œuvre ou leur est postérieure, et tout un peuple accepte ce mensonge<sup>2</sup>.

« Ce mouvement prophétique, dit M. Tiele, donna naissance à une secte religieuse ou religion nomastique, dont les bases furent posées, dès avant l'exil, par la loi confectionnée sous Josias, pendant et après la captivité par Ézéchiël et par la législation sacerdotale, et qui fut organisée, principalement par Esdras, sous la forme d'un état sacerdotal. Du mosaïsme des prophètes est sorti le judaïsme<sup>3</sup>. »

M. l'abbé de Broglie, étudiant les théories de M. Wellhau-

<sup>1</sup> Gen., I, 1.

<sup>2</sup> Voir *Les Livres Saints et la critique rationaliste*, 4<sup>e</sup> édit., t. IV, p. 538-548.

<sup>3</sup> Tiele, *Manuel de l'histoire des religions*, n<sup>o</sup> 37, p. 90.

sen, qui sont, au fond, les mêmes que celles de M. Tiele, en a parfaitement fait ressortir la fausseté et l'inconséquence. « Examinons, dit-il, la nouvelle histoire d'Israël résumée dans cette formule : les prophètes sont les auteurs de la religion d'Israël, la loi est postérieure aux prophètes. En quoi consiste-t-elle ? »

» Elle suppose qu'il n'y avait pas de loi religieuse avant les prophètes. Dès lors, n'ayant pas de loi, le peuple d'Israël devait suivre la coutume des peuples voisins, il devait être païen... En ce pays païen naissent subitement, on ne sait pourquoi, des prophètes professant le monothéisme le plus pur et le plus élevé. Chose plus étrange, ces prophètes, parlant au nom du Dieu unique Jéhovah et le déclarant créateur du monde, sont écoutés par ce peuple païen, et révéérés par lui comme s'ils étaient investis d'une autorité divine. L'enseignement de ces prophètes a d'ailleurs un caractère très évident, il est dogmatique et moral ; il n'est nullement liturgique ; ce sont les dispositions du cœur, ce ne sont pas les cérémonies qu'ils déclarent agréables au Très Haut. Cela résulte de leurs écrits authentiques et n'est d'ailleurs pas contesté par les écrivains de l'école que nous combattons. Or voici qu'au temps d'Ézéchiël un nouveau prodige se manifeste. Du sein de ce fonds primitif de religion païenne auquel est superposé l'enseignement moral et non liturgique des prophètes, voici que naît une forme de culte nouvelle, un monothéisme liturgique très étroit, caractérisé par l'absence totale d'images et l'unité de sanctuaire.

» Ce système consiste donc en une double génération spontanée, génération de prophètes monothéistes au milieu d'un peuple païen, génération de liturgistes sortant d'une école prophétique dans l'enseignement de laquelle la liturgie ne joue aucun rôle.

» Que l'on compare cette histoire nouvellement inventée en Allemagne avec notre vieille histoire d'Israël, avec celle



qui admet que la croyance monothéiste et la liturgie exclusive des images proviennent toutes deux de Moïse, que les prophètes et les prêtres de la race d'Aaron forment deux séries de représentants de la même doctrine, de la même croyance à un Dieu unique, et que c'est l'action réunie de ces deux courants, séparés en partie pendant le schisme, qui a produit la réforme religieuse d'Ézéchias, et je ne doute pas que tout homme de bon sens et de bonne foi ne prononce que la vraisemblance est du côté de l'ancienne histoire, c'est-à-dire du même côté que la tradition et les monuments écrits.

» Que reste-t-il donc en faveur de l'opinion contraire ? Il ne reste qu'une seule chose : l'autorité d'un certain nombre de savants allemands modernes. Mais, à nos yeux, cette autorité est nulle dans le cas présent, d'abord parce que la question du rapport d'antériorité entre la loi de Moïse et les prophètes touche à des faits si grands et si évidents qu'elle est du ressort du bon sens beaucoup plus que de l'érudition de détail, et, en second lieu, parce que, sur le terrain biblique, les critiques rationalistes sont peu dignes de foi, le contact des faits surnaturels leur faisant prendre une espèce de vertige qui se traduit par des hypothèses déraisonnables, que jamais ils n'inventeraient s'il s'agissait d'une histoire profane<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> L'abbé de Broglie, *L'Unité du sanctuaire dans la religion d'Israël et la date du Pentateuque*, dans les *Annales de philosophie chrétienne*, novembre 1880, p. 101-103 (contre un article de M. Vernes résumant les idées de M. Wellhausen, publié dans le 1<sup>er</sup> numéro de la *Revue de l'histoire des religions*, 1880).

## CHAPITRE VI.

## LES SACRIFICES HUMAINS.

Nous lisons dans l'*Histoire de l'antiquité* de M. Max Dunccker : « Nous savons que Jéhovah était invoqué sur les hauteurs et sur les montagnes, qu'il se manifestait par le tonnerre, par les éclairs et par les tremblements de terre, qu'il apparaissait lui-même dans des nuages enflammés et dans le feu, qu'il était un Dieu jaloux et terrible dont la vue faisait mourir. Comme il était antipathique à la génération, tout ce qui sort en premier lieu du sein de la mère lui appartenait, selon une conception antique : les premiers-nés des animaux et de la femme » (ou dans la langue de M. Soury, le *petit de l'homme*<sup>1</sup> comme le petit de l'animal). « Ce droit de Dieu, la substitution des lévites à la place des premiers-nés, l'histoire du sacrifice d'Isaac... prouvent indubitablement qu'il y a eu autrefois chez les Hébreux des sacrifices humains... Jephthé voue sa fille et la sacrifie... Samuel met Agag en pièces devant Jéhovah à Guilgal. Les Gabaonites disent : « Qu'on nous donne sept des enfants (de Saül), afin » que nous les pendions devant Jéhovah à Gibeon... Et ils les » pendirent sur la montagne devant Jéhovah. » Jéhovah n'ordonne point, il est vrai, des sacrifices humains semblables à ceux des tribus de même race, les Ammonites et les Moabites, ou à ceux des Chananéens, mais il prescrit de racheter le premier-né par un sacrifice. La circoncision devait être aussi, ce semble, la représentation d'un sacrifice san-

<sup>1</sup> *Revue des deux mondes*, loc. cit., p. 585 ; *Études historiques*, p. 50.